

Rabia YAHIA CHERIF, rabia.yahiacherif@univ-bejaia.dz
 Université de Bejaia, Laboratoire LAILEMM

Représentations linguistiques et langues d'enseignement : quelle place pour l'anglais dans les universités algériennes ?

Article reçu le : 05.10.2024 / Accepté le : 25.12.2025 / Publié le : 14.02.2026

Résumé

Au cours des quatre dernières années, les autorités du pays ont exprimé de façon récurrente leur volonté de promouvoir la langue anglaise en Algérie, à travers sa généralisation progressive dans divers domaines, en particulier dans le secteur de l'enseignement. Nous consacrons cet article à cette nouvelle orientation des politiques linguistiques, en nous focalisant sur le secteur de l'enseignement supérieur. Cette recherche vise à montrer comment la communauté universitaire de Béjaïa (enseignants et étudiants) perçoit cette nouvelle politique linguistique. L'analyse du corpus a permis de mettre en évidence des avis opposés sur cette question. Alors que certains enquêtés n'approuvent pas cette transition vers l'anglais, d'autres, au contraire, estiment que la langue anglaise constitue un outil essentiel pour faire face à la mondialisation.

Mots-clés: Sociolinguistique, représentations sociolinguistiques, politique linguistique, langue anglaise, langue française.

Linguistic representations and languages of instruction: what place for english in Algerian universities?

Abstract

Over the past four years, the country's authorities have repeatedly expressed their willingness to promote the English language in Algeria through its gradual generalization across various sectors, particularly in the field of education. This article is devoted to this new orientation of language policies, with a specific focus on the higher education sector. The present study aims to show how the academic community of Béjaïa (teachers and students) perceives this new language policy. The analysis of the corpus has made it possible to highlight contrasting views on this issue. While some respondents do not approve of this transition toward English, others, on the contrary, consider the English language to be an essential tool for coping with globalization.

Keywords : sociolinguistics, sociolinguistic representations, language policy, english-language, french-language,

Pour citer cet article :

YAHIA CHERIF Rabia (2025). Représentations linguistiques et langues d'enseignement : quelle place pour l'anglais dans les universités algériennes ? *Action Didactique*, [En ligne], 8 (2), 85-108. Url. Adresse URL de l'article à ajouter.

Pour citer le numéro :

AIT MOULA Zakia et AMMOUDEN M'hand (dir.). (2025). Les langues d'enseignement au supérieur algérien : perceptions, pratiques et besoins. *Action Didactique*, 8 (2) [En ligne], URL. <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/843>.



Cet article est sous licence Creative Commons : Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International **CC BY-NC-ND 4.0**
https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr_CA

Introduction

L'Algérie est un pays réputé pour son multilinguisme. Plusieurs langues sont pratiquées par les locuteurs dans les différentes situations formelles et informelles (Dourari, 2022). Evidemment, cette situation sociolinguistique n'est pas nouvelle. Les Algériens ont toujours pratiqué ou été en contact avec plusieurs langues. Pour Khaoula Taleb Ibrahim (2004), ce contexte linguistique est le résultat de la géographie et surtout de l'Histoire parfois tumultueuse de l'Algérie. La conquête française est considérée comme étant celle qui a le plus bouleversé le paysage sociolinguistique algérien. En effet, durant les 132 années de colonisation, l'ensemble des politiques linguistiques adoptées à l'époque visaient la minoration des langues maternelles des Algériens. A l'opposé, le français a joui de tous les privilèges du fait de son statut de langue officielle. Après l'indépendance, la démocratisation de l'enseignement a permis à des millions d'Algériens d'apprendre la langue française. 60 ans après l'indépendance, le français demeure incontournable dans notre pays. En plus d'être la langue de la science et de la technologie, il est également pour certains, un moyen d'expression de la culture nationale (Dourari, 2012). Toutefois, au lieu d'être une source de richesse, cette pluralité linguistique qui caractérise l'Algérie est devenue pour diverses raisons la source de malentendus, de conflits et parfois de sévères dissensions. A ce sujet, Khaoula Taleb Ibrahim affirme que :

Cette coexistence se révèle houleuse, fluctuante et parfois conflictuelle dans un champ symbolique et culturel traversé de rapports de domination et de stigmatisation linguistique, des rapports aggravés par les effets d'une politique unanimiste, volontariste et centralisatrice qui exacerbe les enjeux d'une problématique identitaire fortement malmenée par les vicissitudes de l'histoire. (Taleb Ibrahim, 2004, p. 207).

Ammouden et Ait Moula corroborent dans ce sens en affirmant que :

Pour plusieurs raisons notamment d'ordres historique, identitaire et culturel, cette situation engendre une situation assez animée, caractérisée par la compétition ou concurrence et parfois par des tensions (Ait Moula et Ammouden, 2025, p. 10).

Ces dernières années, les politiques linguistiques éducatives ont connu une évolution significative en Algérie. En effet, l'anglais, qui est la deuxième langue étrangère, gagne de plus en plus de terrain dans

plusieurs domaines. Après son introduction dans les trois paliers de l'éducation nationale, il tend désormais à devenir une langue d'enseignement dans le secteur de l'enseignement supérieur.

Nous consacrons cette étude à cette nouvelle orientation dans les politiques linguistiques, en nous focalisant sur le secteur de l'enseignement supérieur. A cet égard, nous voulons montrer à travers cette recherche, comment les enseignants et les étudiants de l'université de Béjaia perçoivent cette nouvelle politique linguistique. Nous nous intéresserons également au degré de préparation et de maîtrise de l'anglais par les universitaires de Béjaia.

Nous allons nous intéresser ici aux deux langues étrangères qui occupent une place importante en Algérie, à savoir le français et l'anglais. L'intérêt porté à ces deux langues s'explique par leur mise en concurrence au sein de l'enseignement supérieur algérien, domaine auquel nous allons nous intéresser dans cette étude.

1. L'anglais et le français, une rivalité sans fin

La langue française est présente sur le territoire national depuis maintenant presque deux siècles. Evidemment, durant cette longue période, le statut du français n'a pas cessé de changer. Si de 1830 à 1962 il était la seule langue officielle, après l'indépendance, il avait perdu ce statut au profit de l'arabe classique (Taleb Ibrahim, K, 1997). A travers la promotion de cette dernière, les nombreux textes de lois qui ont été adoptés depuis avaient pour objectifs de valoriser la culture nationale et de consolider l'unité du pays. Guidées notamment par l'idéologie, ces lois n'ont jamais été en adéquation avec la réalité sociolinguistique du pays. Cette situation est qualifiée d'ailleurs par Ibtišem Chachou de paradoxale car « quoi qu'écarté par voie de textes de la sphère officielle, le français continue néanmoins d'assumer l'officialité et de l'incarner dans certains domaines, d'où le caractère paradoxal de son statut, le hiatus qui existe entre le texte et les usages qui en sont faits » (Chachou, 2013, p.39). Toutefois, malgré ces lois pas très avantageuses, le français garde toujours une place importante dans les pratiques langagières formelles et/ou informelles des Algériens. L'usage du français ne se limite pas uniquement à l'administration, il est usité également dans d'autres secteurs stratégiques comme par exemple l'économie, la santé, les médias, et surtout l'enseignement universitaire (Birech & Ait Dahmane, 2024). En plus d'être la langue de la science et de la technologie, le français est

également un moyen d'ascension sociale. D'une manière générale, le français jouit d'une image positive auprès des locuteurs algériens (Yahia Cherif, 2011 ; Mohammedi & Khelladi, 2024). Toutefois, ces représentations valorisantes n'expliquent qu'en partie cet engouement pour le français. D'ailleurs, beaucoup d'études réalisées ces dernières années ont montré que le niveau des Algériens en langue française n'a pas cessé de régresser (Ait Dahmane, 2015, p. 124) depuis la suppression des classes bilingues et la mise en place d'un enseignement fondamental orienté vers le monolinguisme à la fin des années 70.

Quant à la langue anglaise, elle est très peu utilisée par les Algériens que ce soit dans les situations formelles ou informelles. En effet, ils sont très rares les locuteurs qui recourent à cette langue dans les échanges du quotidien. En ce qui concerne le domaine de l'enseignement, l'anglais était complètement absent à l'école primaire. Son apprentissage ne commençait qu'à partir de la deuxième année du Moyen. Sous l'insistance du courant conservateur, la première tentative d'introduire l'anglais dans le premier palier de l'enseignement remonte à 1993. Ce projet n'a toutefois pas abouti, les parents n'ayant pas été nombreux à choisir l'anglais pour leurs enfants à la place du français comme première langue étrangère. Même ceux qui avaient opté pour l'anglais avaient rapidement changé d'avis en demandant le rétablissement de la langue française. Une étude réalisée en 2002 par Yacine Derradji révèle qu'

en 1996, à Constantine, seulement 5 609 élèves choisissent l'anglais en tant que première langue étrangère, contre 121 420 pour le français. Cette tendance se confirme dans les années suivantes, avec une baisse significative du nombre d'élèves inscrits en anglais (Derradji, cité par Ait Moula et Ammouden, 2025, p. 11).

Pour Derradji, ce choix est motivé par le fait que le français est plus adapté aux réalités sociolinguistiques de l'Algérie. Il a fallu attendre 29 ans (soit jusqu'en 2022) pour que les autorités décident de réintroduire l'anglais à côté du français dans toutes les écoles primaires du pays à partir de la 3^e année primaire.

2. Nouvelles politiques linguistiques

Après l'introduction de l'anglais dès la troisième année primaire au début de l'année scolaire 2022-2023, les autorités du pays envisagent désormais d'adopter cette langue dans les universités

algériennes. En fait, la volonté des responsables de généraliser l'usage de l'anglais dans les universités remonte à l'année 2019. Ainsi, le 8 juillet de cette année, le ministre de l'enseignement supérieur de l'époque Bouzid Tayeb avait affirmé que l'Etat envisage d'établir une nouvelle politique qui permettra à l'anglais de trouver une place au sein des universités algériennes. Pour pouvoir concrétiser cela, il a promis de : « *Mettre en place les mécanismes nécessaires pour consolider l'utilisation de l'anglais à l'université et dans la recherche* » (Le Monde du 30 juillet 2019).

Le ministre de l'Enseignement supérieur passe à l'action le 21 juillet 2019, en exhortant les responsables des différentes structures universitaires du pays à utiliser uniquement l'arabe et l'anglais dans les documents officiels. Même symbolique, le ministre voulait montrer à travers cette instruction que le projet de remplacement du français par l'anglais est bel et bien en phase de concrétisation. Au début de l'année universitaire 2022/2023 la presse nationale rapporte une information selon laquelle le ministère de l'enseignement supérieur envisage de mettre en place un nouveau plan de formation en langue anglaise. A cet effet, les enseignants universitaires ont le choix de s'inscrire soit dans un centre d'enseignement intensif des langues ou en licence d'anglais. Ce projet devait permettre l'intégration progressive de l'anglais dans l'enseignement des différentes matières à l'université.

Cette évolution des politiques linguistiques éducatives a rapidement suscité un large débat, d'abord dans la presse nationale et internationale, avant d'attirer l'attention des chercheurs algériens spécialistes en langues qui s'en sont emparés pour mener des études dans plusieurs universités du pays. En effet, des colloques ainsi que des numéros spéciaux de revues scientifiques ont été consacrés à l'analyse de cette question sous ses différents aspects. Nous pouvons citer l'exemple du travail effectué par Sofiane Zouitene en 2025 auprès d'enseignants appartenant à plusieurs universités du pays (Annaba, Guelma, Khenchela, Oran). Dans cette étude, le chercheur a voulu analyser les dynamiques de résistance et d'appropriation de la transition vers l'anglais comme langue d'enseignement dans l'enseignement supérieur algérien. Une autre étude a été réalisée à l'université de Djelfa en 2024 par Bireche Abderrahmane et Ait Dahmane Karima. Ils se sont fixés comme objectif d'analyser les représentations des étudiants concernant la proposition de remplacer le français par l'anglais à l'université. Dans un numéro spécial, la revue Action

didactique de l'université de Béjaia a publié, en 2025, plusieurs articles consacrés à cette thématique. Parmi eux, nous pouvons citer les travaux de Bouzidi Souraya et Souhali Hichem, ainsi que ceux de Benmahammed Fayçal, et Nekkaz Hind etc. D'autres recherches antérieures, notamment celles de Miliani (2020), Fatiha Djebaili (2023), Mahi Amina, (2024) et d'autres, ont également mis en lumière les contraintes, les défis et les perspectives liés à la mise en place d'une politique visant à angliciser l'université algérienne. Il est évident que cette liste n'est pas exhaustive. Dans la partie analytique de notre étude, nous tenterons bien évidemment de confronter nos résultats à ceux de ces chercheurs algériens.

3. Choix méthodologiques

La présente recherche s'attache à appréhender la posture des enseignants et des étudiants de l'université de Béjaia à l'égard de la promotion de l'anglais au rang de langue d'enseignement dans les domaines scientifiques et techniques. Comment les nouvelles politiques linguistiques éducatives sont-elles perçues par les universitaires de Béjaia ? Ces derniers sont-ils prêts pour une transition vers l'anglais ? Ce sont là les questions auxquelles nous tenterons d'apporter dans notre analyse des éléments de réponse.

À ce stade de la recherche, nous proposons la réponse provisoire suivante : nous pensons que nos enquêtés seront partagés quant à ces nouvelles politiques linguistiques. Ainsi, si une partie reste attachée au français, une langue très enracinée en Algérie, une autre partie estime que l'introduction de l'anglais permettra une amélioration des performances des universitaires algériens.

Dans cette étude, l'enquête de terrain est essentielle pour déceler les représentations des enquêtés vis-à-vis des nouvelles politiques linguistiques adoptées récemment dans le pays. Ainsi, pour recueillir notre corpus, nous avons mené une enquête au sein des deux campus de l'université de Béjaia, à savoir : Aboudaou et Targa Ouzemour. Et nous avons fait appel aux entretiens oraux pour accéder aux représentations des enquêtés. Quant à notre analyse, elle sera principalement qualitative. En effet, nous allons nous contenter de donner des explications et des interprétations des réponses données par les témoins interrogés.

L'université de Béjaia qui constitue notre lieu d'enquête a été créée en 1983. Elle compte aujourd'hui environ 45 000 étudiants et un

peu plus de 1700 enseignants permanents. Elle se compose de huit facultés, réparties sur les deux campus, Targa Ouzemour (3 facultés) et Aboudaou (5 facultés). En outre, sur les huit facultés qui constituent l'université de Béjaia, 7 ont adopté le français comme langue d'enseignement et seule la faculté de droit a été arabisée.

Lors de l'enquête de terrain, nous avons réalisé 36 entretiens semi-directifs avec les enquêtés. 18 sont des enseignants chercheurs et les 18 autres sont étudiants. En effet, nous avons pensé qu'il est très important aussi de voir comment les étudiants perçoivent ces nouvelles politiques linguistiques, car c'est eux qui seront amenés dans un proche avenir, à suivre leur formation en langue anglaise.

Quant à l'échantillonnage, nous avons pris en considération un certain nombre de paramètres. Tout d'abord, la variable sexe : nous avons essayé d'équilibrer entre les enquêtés hommes et femmes. Ensuite, les variables « Age » et « expérience professionnelle » ont été également prises en compte dans le choix des participants. Ainsi, notre public d'informateurs est composé de trois catégories d'enseignants : les jeunes chercheurs qui débudent dans le métier, les enseignants confirmés ayant entre 10 et 20 ans d'expérience, et enfin les enseignants âgés et expérimentés. La particularité des enseignants de cette dernière catégorie, c'est qu'ils sont pour la plupart proches de la retraite. Enfin, nos enquêtés, nous les avons choisis parmi les enseignants de 5 facultés (Faculté des Sciences Economiques, Commerciales et des Sciences de Gestion, Faculté des Sciences de la Nature et de la Vie, faculté des sciences exactes, faculté de technologie et faculté des sciences humaines et sociales). La faculté de médecine ne fait partie de cette liste de facultés car nous n'avons pas pu interroger des professeurs de médecine. En revanche, l'absence des enseignants des deux facultés (lettres et langues, droit et sciences politiques) se justifie par le fait qu'ils ne sont pas concernés directement par les nouvelles politiques linguistiques. Quant aux étudiants, seule la variable sexe est prise en compte. Comme leurs enseignants, les étudiants qui ont participé à l'enquête sont rattachés aux 5 facultés citées plus haut, plus la faculté de médecine.

L'enquête s'est dans l'ensemble déroulée dans de bonnes conditions. A l'exception de quelques enseignants chercheurs qui ont refusé de participer à l'enquête, la majorité étaient très intéressés par la thématique. D'ailleurs, la durée des entretiens a

varié de 10 à 15 minutes pour les plus brefs, à plus de 40 minutes pour les plus longs.

4. Analyse et explication

4.1. Degré de maîtrise de l'anglais par les universitaires de Béjaia

Depuis 2019, les responsables du secteur de l'enseignement supérieur n'ont pas cessé d'insister sur l'importance d'introduire la langue anglaise dans les universités algériennes. Ils justifient cette nouvelle politique linguistique par le fait que l'anglais est la langue de la première puissance économique et technologique dans le monde, et surtout la langue par excellence de la recherche scientifique. Evidemment, l'anglais est important. Néanmoins, la question qui se pose est : quel est le degré de maîtrise de cette langue par les enseignants et les étudiants de l'université de Béjaia ? L'enquête de terrain que nous avons menée auprès de ces derniers nous a permis de constater que la langue anglaise n'est pas bien maîtrisée. La plupart des enseignants avec qui nous nous sommes entretenus nous ont affirmé que leur niveau dans cette langue est tout juste moyen. Voici quelques exemples de réponses :

-E1 : En dessous de la moyenne.

-E17 : En toute sincérité, mon niveau en anglais est tout juste moyen.

Certains enseignants ont reconnu que leur niveau en anglais est faible, voire très faible.

-E7 : Entre faible et moyen.

-E8 : Très bas.

Contrairement au français qui est usité dans les différentes situations formelles et informelles, les Algériens n'utilisent presque jamais la langue anglaise. Ils sont extrêmement rares, ceux qui parlent couramment cette langue. Les universitaires de Béjaia ne font pas exception. Ils ont d'ailleurs avoué que leur problème se situe surtout au niveau de l'oral.

-E14 : (...) J'ai beaucoup plus un problème de communication. Je n'ai pas l'habitude de m'exprimer à l'oral.

-E10 : J'ai déjà une licence d'anglais (...) l'écrit et la compréhension c'est avancé, le parler c'est un peu moins, parce qu'on n'a pas l'habitude de l'utiliser. Le contexte est francophone. Je trouve que mon parler est un peu faible.

Ce constat rejoint ceux faits par d'autres chercheurs algériens. Citons l'exemple de Zouitene Sofiane qui a conclu que 64,7 % des enseignants de Annaba, Guelma, Khenchela et Oran qu'il a interrogés lors de l'enquête n'ont pas bénéficié d'une formation en anglais académique : « ce qui montre un déficit en compétences linguistiques spécifiques à l'enseignement universitaire » (Zouitene, 2025, p. 97). Ghouali et Haddam de l'université de Tlemcen ont abouti elles aussi à un résultat similaire. Elles affirment à ce sujet que : « la maîtrise de l'anglais dans l'enseignement supérieur algérien reste insuffisante en raison d'un manque de formation initiale et continue adaptée. » (Ghouali, Haddam 2024, cités par Zouitene, 2025).

Ces difficultés linguistiques ne concernent pas uniquement les enseignants. Les étudiants aussi nous ont confié lors des entretiens que leur niveau en anglais est très mauvais. Si les enseignants rencontrent surtout des problèmes à l'oral, les étudiants interrogés trouvent à la fois des difficultés à l'oral et à l'écrit. Evidemment, ce handicap linguistique risque d'entraver leur apprentissage lorsque les différentes matières scientifiques et techniques seront enseignées en anglais. Voici quelques exemples de réponses données par les étudiants :

-E19 : Mon niveau en anglais est assez moyen. C'est-à-dire le volet communication je me débrouille, pour ce qui est de l'écrit, j'ai quand même certains handicaps. Surtout quand je suis amené à développer des thématiques liées à mon domaine d'étude.

-E24 : Je dirais un niveau moyen. Pas assez fort, pas assez faible.

Les étudiants reconnaissent que leur niveau en anglais ne leur permet pas de faire des productions écrites et orales de bonne qualité. Ils considèrent que s'ils sont mauvais en anglais, c'est parce que le volume horaire consacré à son enseignement est insuffisant. En effet, il permet à peine d'acquérir les bases de cette langue.

-E30 : Il est nul.

-E21 : Le niveau en anglais est très bas car après plusieurs années d'étude on n'arrive pas à construire des paragraphes en anglais. Mon niveau est assez bas. Comparativement au français que je maîtrise

Les difficultés en anglais ne concernent pas uniquement les étudiants de Béjaia. Fayçal Benmahamed a également montré, dans son étude, que globalement les étudiants ont : « une meilleure maîtrise du français que de l'anglais. Ainsi, plus de 60 % des étudiants ont un niveau faible ou très faible en anglais, contre seulement 19.1 % en français » (Benmahamed, 2025, p. 202).

4.2. Les étudiants sont-ils capables de suivre leur formation en anglais ?

Pour l'étudiant, avoir un bon niveau en langue est essentiel pour réussir à l'université. C'est pour cela que nous avons réservé une question à ce point en demandant aux enseignants de nous divulguer leurs représentations par rapport aux capacités des étudiants à suivre les cours de mathématiques, de physique ou d'une autre spécialité en anglais. Les enseignants interrogés étaient unanimes : aujourd'hui les étudiants ne disposent pas des compétences linguistiques nécessaires pour suivre leur formation en anglais.

-E6 : Ayant déjà essayé un petit peu de faire cela, quelquefois je présente mon cours en anglais pendant 10 à 15 minutes. A cela, les étudiants répondent par surprise, et évidemment, il n'est pas facile de s'adapter. Je pense que ça va être compliqué pour eux (...)

-E16 : (...) Si on leur donne un cours en anglais, ils vont rien comprendre. Ils ne vont pas saisir le message.

Les enseignants considèrent qu'un passage brusque du français à l'anglais va porter préjudice aux étudiants. Ils préconisent de faire ce changement linguistique de manière progressive.

- E5 : (...) je ne pense pas que dans l'immédiat cela soit possible. Je pense que ce travail doit se faire à long terme.

- E2 : ça va être difficile pour eux. Parce que maintenant ils font leurs études en français et changer subitement de langue, cela va leur poser des problèmes pour assimiler les cours.

Les enseignants de Béjaia ne sont pas les seuls à avoir exprimé ces inquiétudes. Les enseignants de l'Institut national d'hygiène et de sécurité de l'Université de Batna 2, interrogés par les deux chercheurs Soraya Bouzidi et Hichem Souhali sur la généralisation de l'anglais dans l'enseignement supérieur, craignent eux aussi : « une dégradation de la qualité de transmission des contenus disciplinaires » (Bouzidi & Souhali, 2025, p. 32). Ils considèrent que « les préoccupations récurrentes portent sur la précision terminologique, la perte de nuances conceptuelles, et les risques de malentendus avec les étudiants ».

Après les enseignants, nous avons également posé cette question aux étudiants. Ainsi, nous leur avons demandé de nous dire s'ils pensent être capables de suivre les cours de leur spécialité en anglais. La plupart des enquêtés ont affirmé qu'aujourd'hui leur niveau ne leur permet pas de suivre des cours en anglais dans leur

enseignement.

- E29 : Je ne crois pas. Je ne crois pas que je vais comprendre à 100%. Je peux, peut-être comprendre l'idée en général, de quoi il s'agit dans le cours. Mais je ne pense pouvoir comprendre tout ce que dit le professeur.

- E21 : Non, après des années d'apprentissage de l'anglais, on n'arrive pas à comprendre des choses simples. Alors là des cours entiers en anglais (...)

Par ailleurs, l'université de Béjaia a des traditions linguistiques. Depuis son ouverture en 1983, toutes les spécialités scientifiques et techniques sont enseignées en français. Par conséquent, les étudiants auront du mal à changer leurs habitudes linguistiques.

-E19 : Je dirais qu'au départ, ce serait très difficile de faire ça, parce que j'ai l'habitude de suivre mes cours en langue française. (...) Passer d'une langue à une autre de manière directe ce sera difficile de faire ça.

-E22 : C'est impossible. En master deux c'est un peu compliqué. Nous avons étudié pendant 5 ans en français.

Conscient de ses difficultés linguistiques, l'étudiant E24 suggère qu'on organise des formations en langue anglaise aux étudiants afin qu'ils puissent se perfectionner dans cette langue. D'ailleurs, on se demande pourquoi les instances universitaires ont organisé des formations au profit des enseignants mais pas pour les étudiants.

-E24 : Juste comme ça non. Il faut une petite préparation avant. Une formation en anglais.

En revanche, seulement 3 étudiants sur les 18 interrogés ont reconnu qu'ils peuvent faire leurs cours en anglais. Peut-être avec des difficultés au début, mais avec le temps, ils peuvent s'habituer à ces changements linguistiques.

-E26 : Oui, je vous donne un exemple sur YouTube y a beaucoup de cours de médecine en anglais, on arrive à les comprendre. En tout cas pour ma part ça ne me pose pas de problème de faire mes cours en anglais.

-E28 : Je peux m'adapter. Les premiers temps, c'est logique, je vais avoir des difficultés, mais avec le temps je peux m'adapter.

4.3. Perception des enquêtés des nouvelles politiques linguistiques

L'un des principaux objectifs de cette étude est d'examiner la manière dont les enquêtés perçoivent les nouvelles politiques linguistiques. En fait, nous souhaitons montrer comment la communauté universitaire de Béjaia (enseignants et étudiants) a réagi à la décision de remplacer le français par l'anglais dans l'enseignement supérieur. Plusieurs enseignants avec qui nous nous sommes entretenus ont affirmé que depuis l'indépendance jusqu'à aujourd'hui, la langue française n'a pas cessé d'animer les débats en Algérie. Si une partie des Algériens considèrent cette langue comme un butin de guerre sur lequel on doit s'appuyer pour bâtir un pays moderne, le courant nationaliste quant à lui, a toujours lutté pour l'évacuation totale de cette langue des institutions de l'Etat. Pour les enquêtés interrogés, ce projet a une chance d'aboutir uniquement s'il prend en considération dans sa concrétisation les exigences scientifiques et pédagogiques. Et surtout s'il tient compte des réalités linguistiques, sociales et culturelles des Algériens. Les universitaires de Béjaia ne voient pas l'utilité de généraliser l'anglais dans l'enseignement supérieur, car le français permet jusqu'à présent de véhiculer toutes les connaissances scientifiques et techniques dans les différents domaines.

E3 : (...) (...) L'anglais existe déjà dans les universités algériennes (...) Ce n'est pas une question de langue et c'est une question de niveau scientifique. Remplacer le français par l'anglais, ce n'est pas nécessaire.

Parmi les enseignants interrogés 4 pensent que l'introduction de l'anglais à l'université est une bonne décision. Mais ils considèrent que la réussite de cette nouvelle politique linguistique dépend surtout du travail qui doit être accompli au préalable. Cela tend à confirmer l'idée de Birech et Ait Dahmane selon laquelle « ce projet d'anglicisation nécessite une planification et une préparation des stratégies qui assurent sa réalisation » (Birech et Ait Dahmane, 2024, p. 8).

Ainsi, pour E11, il est essentiel de prendre l'avis des universitaires algériens. Quant à E5, il insiste dans sa réponse sur la nécessité de former les jeunes apprenants dans le domaine de la langue anglaise avant de procéder à sa généralisation à l'université

-E4 : Je suis très favorable. J'aimerais bien. Parce que c'est la langue internationale, la langue de la communication.

-E5 : Je pense que l'idée est intéressante, l'appliquer là tout de suite je pense que ça ne va pas être possible. Parce qu'il faudrait une

formation aussi bien pour les enseignants, parce que pour transmettre le message aux étudiants il faut maîtriser la langue avec laquelle on parle. L'étudiant aussi doit être réceptif, il doit comprendre la langue dans laquelle on lui parle. C'est une bonne idée dans l'ensemble mais pas dans l'immédiat.

Pour E6 à l'université le français et l'anglais sont complémentaires : la première langue sert à transmettre des connaissances scientifiques aux étudiants, tandis que la seconde est utilisée par les enseignants pour publier leurs dernières recherches dans les revues internationales. Quant à l'enquête E7, il considère que l'université algérienne n'est pas encore prête pour généraliser l'anglais.

-E6 : Sincèrement je ne sais pas (...) à la FAC dans le domaine de l'informatique ou des domaines annexes en technologie et en science, les gens qui travaillent en français, en fait lorsqu'ils doivent faire de la recherche, ils doivent se mettre à l'anglais. (...) en informatique tout le monde publie en anglais des articles de haute facture scientifique. Ils y arrivent déjà dans le système actuel. Je ne connais pas les motivations.

-E7 : Pour moi ça n'a pas de sens, quand tu ne formes pas des gens qui sont capables d'enseigner en anglais comment tu peux prendre une décision quand tu n'as pas les moyens, tu n'as pas le personnel qu'il faut et tu décides de passer à l'anglais. Ça n'a pas de sens.

E10 regrette quant à lui la précipitation dans laquelle cette décision a été prise. Le manque de planification peut conduire d'après lui à l'échec de ce projet.

-E10 : Elle n'est pas planifiée. Je pense qu'elle est vouée à l'échec d'avance. Il faut d'abord commencer par étudier (...) savoir s'il est possible de l'appliquer puis passer à l'application. Il ne suffit pas de dire on va passer à l'anglais alors qu'on ne connaît pas la réalité du terrain. Donc elle est vouée à l'échec. Dans notre contexte les étudiants ne pourront pas suivre en anglais. Ce n'est pas planifié. Ça ne marchera pas.

Pour un autre enquête E15 cette nouvelle politique linguistique est loin des réalités du pays et plus particulièrement, les réalités sociolinguistiques. D'ailleurs, il considère que si l'environnement francophone de l'Algérie n'est pas pris en considération, il va y avoir à l'avenir un décalage entre une université qui forme des diplômés anglophones et un environnement économique et social qui fonctionne encore en français.

E15 : Ça peut être utile dans les sciences biologiques. Je ne pense pas que c'est le cas de toutes les disciplines comme par exemple

l'économie et la gestion. Lorsqu'une personne est formée, elle va travailler dans un environnement où elle ne va pas utiliser l'anglais. En biologie, on forme des diplômés qui vont travailler dans des laboratoires publics, dans les laboratoires des entreprises ou plutôt destinés à l'enseignement des sciences dans les différents paliers de l'éducation nationale en français. Ça passe mieux parce qu'il y a l'ancrage de la langue française dans notre société qui est un héritage, un butin de guerre. Et ça ne va pas être le cas pour anglais. Nous n'avons pas une culture anglo-saxonne (...)

Par ailleurs, lorsque nous avons demandé aux étudiants ce qu'ils pensent de la volonté des autorités de généraliser l'anglais à l'université, la plupart ont exprimé des représentations très proches de celles des enseignants. Ainsi, ils craignent l'échec de cette nouvelle politique linguistique, et cela pour diverses raisons. Premièrement parce que les universitaires n'ont pas été associés lors de l'élaboration de ce projet. Deuxièmement, les étudiants ont soulevé le problème du manque de moyens matériels, principalement une documentation en anglais. La dernière raison avancée concerne leur niveau en anglais qu'ils considèrent insuffisant.

-E19 : (...) pour pouvoir passer d'un enseignement fondé sur une langue à une autre langue, il faut au préalable prendre l'avis des spécialistes, des enseignants principalement. Mais aussi des étudiants.

-E20 : (...) certes, dans les universités partout dans le monde, ils enseignent en anglais, il y a une documentation quand même assez disponible en langue anglaise. Mais nous ne disposons pas d'assez de moyens. Il n'y avait pas justement une politique qui encourage cette transition. On ne pourra pas remplacer une langue par une autre du jour au lendemain. Donc ça nécessite une certaine transition. Ça nécessite des moyens.

Nous avons relevé également lors des entretiens des représentations favorables à la généralisation de l'anglais dans les universités. Pour certains étudiants, faire leur enseignement universitaire en langue anglaise peut s'avérer très utile pour la suite de leur carrière. L'intérêt pour cette langue peut se justifier par le fait que beaucoup d'étudiants ambitionnent aujourd'hui d'aller étudier ou travailler à l'étranger. Ainsi, la maîtrise de l'anglais devient essentielle pour leur réussite.

-E25 : En informatique ça peut offrir beaucoup d'horizons. Ça pourrait nous aider à mieux avancer, parce que la documentation en ligne est généralement disponible en anglais. Ça pourrait nous ouvrir des portes, beaucoup de portes

-E31 : Pour moi l'anglais est une langue mondiale. Elle est importante pour le travail. Le français est utilisé uniquement en Algérie et dans certains pays, contrairement à l'anglais qui est présent partout dans le monde (...) C'est une bonne décision s'ils l'appliquent. Une personne qui va partir à l'étranger n'aura pas de difficulté.

4.3.1. Réticence à l'égard de la suppression du français

La plupart des enseignants interrogés ne voient pas la nécessité de se passer de la langue française dans les universités algériennes. Cette représentation nous l'avons retrouvé dans les réponses de plusieurs enquêtés, à titre d'exemple : E1, E3, E5, E7, E8, E9, E12, E13, E15 et E16. Contrairement aux enseignants de Béjaia qui sont unanimes sur la nécessité de préserver le français comme langue d'enseignement, ceux de l'université de Djelfa, interrogés par Birech et Moussaoui, ont exprimé des opinions contrastées sur cette question. Ainsi : « Une majorité, représentant 56,76% des enquêtés, estime qu'il est indispensable de substituer le français à l'anglais [sic], tandis que 43,24% pensent que cette substitution n'est pas nécessaire » (Birech & Moussaoui, 2024, p. 6). Les auteurs ont probablement voulu dire de « substituer l'anglais au français ».

Si l'enquêté E8 s'est contenté de répondre à notre question par « Non, je suis contre », E5 n'arrive pas aussi à admettre qu'on supprime le français. Il considère que ce dernier est toujours utile pour la transmission des connaissances dans les universités algériennes.

E5 : Non pas du tout, je ne suis pas du tout favorable à cette décision. C'est une langue avec laquelle nous avons l'habitude de communiquer et que la majorité maîtrise et que nous pouvons nous faire comprendre dans cette langue. Mais la supprimer comme ça subitement, pour moi ça n'a pas de sens.

Les enquêtés E16, E15, E7 et E13 s'opposent également à la suppression du français, une langue qu'ils considèrent d'ailleurs importante pour les universitaires algériens. Pour ces enseignants, au lieu d'opposer le français à l'anglais, il serait plus judicieux de mettre en place des mécanismes de complémentarité entre ces deux langues. De plus, une ouverture sur les langues étrangères ne sera que bénéfique pour l'université algérienne.

-E16 : Supprimer le français. Non il ne faut pas le supprimer. Je pense au contraire. Il faut diversifier le bagage linguistique, il faut enrichir les langues. Il faut donner la liberté aux enseignants et aux étudiants de choisir la langue qu'ils veulent utiliser et la langue qu'ils

maitrisent(...). Et il ne faut pas supprimer carrément le français. Il faut rajouter l'anglais. Les deux sont utiles (...)

-E15 : Non je ne suis pas favorable. On peut introduire l'anglais dans l'enseignement supérieur. On peut enseigner certains modules en anglais y a pas de soucis mais que ça soit fait de plein grès des enseignants. Et en gardant le français aussi. (...)

Cette perception est également partagée par Benmahammed (2025) qui considère que la réussite des nouvelles politiques linguistiques dépendra « de la capacité du système universitaire à concilier réformes et continuité, en intégrant l'anglais comme langue d'ouverture sans pour autant marginaliser le français, qui demeure un vecteur de savoir et un héritage académique encore très présent » (Benmahammed, 2025, p. 205).

4.3.2. Oui à l'intégration de l'anglais mais pas au détriment du français

Certains enseignants avec qui nous nous sommes entretenus sont favorables à la généralisation de l'anglais dans les universités algériennes. Nous pouvons citer l'exemple de E10 et E17. Ils justifient cette position par le fait que l'anglais est la langue par excellence de la recherche scientifique dans le monde. En effet, elle est actuellement incontournable pour accéder aux recherches les plus avancées dans les différentes disciplines scientifiques et techniques. Ces représentations positives concernant la généralisation de l'anglais dans les universités rejoignent celles données par Zouitene Sofiane (2025). Dans son étude, il a mis l'accent sur « l'importance de l'anglais pour la publication scientifique, la participation à des congrès internationaux et la mise à jour des savoirs » (Zouitene, 2025, p. 100).

Toutefois, les enquêtés ne souhaitent pas voir la généralisation de l'anglais se faire au détriment du français. Car aujourd'hui on ne peut pas se passer d'une langue qui demeure essentielle pour le développement du pays.

-E10 : Oui je suis totalement pour mais pas de cette façon. Il faut la planifier, remplacer le français par l'anglais dans l'enseignement je suis très favorable. Par contre je suis contre l'élimination du français parce que le français fait partie de notre patrimoine culturel. (...) Qu'on le veuille ou non mais l'anglais c'est la modernité, c'est la mondialisation. Ce n'est pas un choix, c'est une obligation (...) L'abandon du français, je suis totalement contre.

-E17 : Dans mon domaine la recherche se fait dans des revues anglaises, même les français publient en anglais. Dans la recherche

pour une meilleure visibilité de notre université, un meilleur classement, je suis favorable pour l'anglais. Pour l'enseignement, il faut introduire l'anglais mais pas de cette façon. Il faut le faire graduellement. Le français est un butin. Il ne faut pas le mettre en musée. Il faut en profiter.

E18 considère quant à lui que la généralisation de l'anglais doit être totale. C'est-à-dire, il doit être intégré dans tous les paliers de l'enseignement (du primaire jusqu'au supérieur)

E18 : Oui à condition que cette décision soit prise à partir des niveaux inférieurs. C'est-à-dire primaire, moyen et secondaire après l'université.

E14, E11 et E4 sont également favorables aux nouvelles politiques linguistiques adoptées récemment dans le secteur de l'enseignement supérieur, mais ils n'ont pas jugé utile de justifier leurs réponses.

-E14 : Oui je suis pour.

-E11 : Oui mais avec une réserve qui porte sur les modalités de son application.

4.3.3. Les étudiants sont favorables aux nouvelles politiques linguistiques

Contrairement aux enseignants qui ont rejeté dans leur majorité les nouvelles politiques linguistiques, les étudiants étaient plus nombreux à accueillir favorablement l'idée de généraliser l'enseignement des différentes spécialités en anglais. Sur l'ensemble des étudiants interrogés, seulement cinq ont exprimé une représentation hostile à cette décision. Cette réponse nous a été donnée par les enquêtés : E19, E21, E26, E27 et E30. Toutefois, seul E19 a jugé utile de justifier sa réponse en insistant sur la nécessité de préserver le français, une langue qu'il qualifie d'ailleurs de butin de guerre.

E19 : Cette décision, je ne l'accepte pas (...) parce que le français, on peut en dire ce qu'on veut, c'est un héritage, c'est un butin de guerre comme disait Kateb Yacine. Donc vouloir le délaisser et l'abandonner du jour au lendemain sans penser la chose, sans consulter réellement ceux qui sont concernés par cette décision et ben je suis tout bonnement défavorable à cette décision.

Quant aux autres enquêtés qui n'ont pas justifié leur réponse, voilà ce qu'ils ont répondu à la question « êtes-vous favorables au remplacement du français par l'anglais dans les universités ? »

-E21 : Vu qu'on a fait notre formation en français, donc changer de langue je crois que ce n'est pas une bonne décision.

-E27 : Je suis contre.

Les données recueillies par Benmahammed F (2025) montrent également que les étudiants ont une meilleure maîtrise du français par rapport à l'anglais. Ainsi, la faiblesse de niveau en anglais « pose un défi pour la mise en place d'un enseignement en anglais plus généralisé » (Benmahammed, F, 2025, 203).

Les étudiants qui sont favorables à cette décision ont avancé divers arguments pour appuyer leurs réponses. Ils ont surtout insisté sur l'importance de mettre en place des mesures capables d'assurer la réussite de cette entreprise. Selon eux, la généralisation de l'anglais à l'université gagnerait à se faire de manière progressive, en l'introduisant dans quelques modules seulement. Ils estiment également, qu'il serait indispensable de proposer aux étudiants des formations en anglais afin de renforcer leur compétence dans cette langue. En somme, pour ces témoins, l'accès à la connaissance scientifique et technique deviendra plus aisé grâce à l'usage de la langue anglaise. Les étudiants de Béjaia partagent cette représentation avec leurs camarades de l'université de Djelfa, qui approuvent à 67,02% la décision d'angliciser le milieu universitaire (Birech & Ait Dahmane, 2024).

4.4. Capacités du français à transmettre les connaissances scientifiques

Depuis 2019, les détracteurs du français n'ont pas cessé d'insister sur la nécessité d'évacuer cette langue de l'université algérienne. Ainsi, parmi les arguments qu'ils ont avancés pour justifier cette décision, ils ont surtout mis l'accent sur les faiblesses du français. Ils considèrent d'ailleurs celui-ci comme inadapté au milieu universitaire. Mais dans la réalité, le français est-il réellement un handicap pour la transmission des connaissances scientifiques et techniques à l'université ? Cette question nous l'avons posé aux enseignants de l'université de Béjaia pour connaître leurs avis concernant les capacités de la langue française à véhiculer le savoir. Ainsi, lors de l'enquête de terrain, la majorité des enseignants chercheurs interrogés ont affirmé que la langue française est aujourd'hui capable de transmettre aux étudiants toutes les connaissances scientifiques et techniques. D'ailleurs, ils

refusent de considérer le français comme un frein pour la transmission des connaissances :

E9 : Ce n'est pas un handicap. Je ne pense pas. Le français n'est pas aussi utilisé que la langue anglaise, ça c'est sûr, mais ça ne peut pas être un frein pour la transmission des connaissances.

Les enquêtés E2 et E6 refusent eux aussi de considérer le français comme une langue handicapante pour les universitaires algériens. Ils vont encore plus loin dans leur réponse en affirmant que la transmission et l'acquisition des savoirs peuvent se faire dans toutes les langues du monde. Aujourd'hui, si en Algérie, c'est le français qui jouit du statut de langue de sciences, c'est parce que cette langue est très enracinée dans la société.

-E2 : Non, on peut acquérir des connaissances en langue arabe, française, anglaise et même en langue kabyle. Ce n'est pas un obstacle parce que si on veut transmettre une information on peut le faire avec n'importe quel moyen linguistique, la langue n'a jamais été un obstacle.

-E6 : Toutes les langues modernes permettent l'accès à la science. Le français ne pose pas problème pour accéder à la science. D'ailleurs c'est ce que nous faisons jusqu'à aujourd'hui

Les enquêtés considèrent que c'est une erreur de mettre en opposition les deux langues, à savoir le français et l'anglais. Les deux peuvent cohabiter aisément dans les universités algériennes. D'ailleurs, pour les enseignants interrogés, l'anglais qui est une langue par excellence de la recherche scientifique ne peut être que complémentaire de la langue française. En effet, la conservation du français et le renforcement de l'anglais permettront de rendre l'université algérienne plus performante.

-E10 : Non y a beaucoup de documentation en français (...) Mais je pense que pour plus de visibilité des recherches des enseignants, il est nécessaire de poursuivre en anglais (...). Le français c'est limité mais ce n'est pas une langue morte, je pense que dans le volet scientifique ; il faut produire en anglais (...)

-E8 : Moi je n'ai pas trouvé de difficulté. C'est vrai que la majorité des articles scientifiques c'est en anglais. Pour moi il faut maîtriser l'anglais scientifique dans son domaine. Mais le français n'empêche pas d'accéder à la connaissance.

Ces représentations, nous les retrouvons également dans les résultats obtenus par Benmahammed Fayçal dans la recherche qu'il a réalisée auprès

de 21 enseignants issus de 19 établissements de l'enseignement supérieur. A ce sujet, il a déclaré : « Nous observons que la majorité des enseignants interrogés a exprimé une préférence pour le français comme langue d'enseignement. Ce résultat traduit une représentation stable du français comme langue académique installée, héritée de leur propre parcours universitaire » (Benmahammed, 2025, p. 200).

Les réponses données par les étudiants interrogés à la question « pensez-vous que le français est un handicap pour la transmission et l'acquisition des connaissances universitaires ? » vont dans le même sens que celles données par leurs enseignants. Ils estiment que le français joue parfaitement son rôle de langue de science. De plus, ce n'est pas le français qui empêche les étudiants d'accéder à la science, c'est plutôt la non-maitrise de cette langue qui leur pose problème. Au lieu de bannir le français de l'université, ils suggèrent de renforcer son enseignement. En plus de l'accès qu'elle donne à la connaissance, la langue française permet également d'ouvrir des fenêtres sur le monde. En revanche, les jeunes étudiants de Béjaia ne sont pas contre le renforcement de la place de l'anglais dans l'université. Ils reconnaissent que cette langue est très utile pour faire de la recherche. Ils estiment d'ailleurs qu'une association de l'anglais au français fera des universitaires algériens des chercheurs accomplis.

-E25 : Non, je ne pense pas. On peut étudier l'informatique dans n'importe quelle langue. Le français ne nous handicape pas pour acquérir du savoir. C'est juste, l'anglais pourrait mieux nous aider.

-E28 : Pour la recherche oui c'est un handicap. Les articles de recherches récents dans le domaine de la médecine sont en anglais. Il faut attendre 2 ans pour que ces articles soient traduits en français. Les découvertes récentes c'est en anglais

Conclusion

Pour faire de l'anglais une langue d'enseignement dans les universités algériennes comme il est préconisé, il est plus qu'essentiel que les universitaires aient une bonne maitrise de cette langue. En effet, la bonne connaissance de la langue permet de transmettre les savoirs scientifiques avec précision et concision. Toutefois, l'étude que nous avons menée a montré que les enseignants et les étudiants de l'université de Béjaia n'ont pas une bonne maitrise de l'anglais. D'ailleurs, pour qualifier leur niveau dans cette langue, ils ont utilisé des adjectifs tels que : moyen, faible et très faible. Formés et

habitué à utiliser le français, les enseignants qui ne maîtrisent pas l'anglais risquent de rencontrer énormément de difficultés lors de l'accomplissement de leurs différentes tâches pédagogiques. Les rares expériences où l'anglais est utilisé pour enseigner se sont soldées par un échec car les étudiants avaient du mal à assimiler les connaissances. Tout en reconnaissant l'incapacité des étudiants à suivre leur formation en anglais, les enseignants suggèrent que la transition vers l'anglais se fasse graduellement car un changement brusque ne sera pas bénéfique pour les étudiants. Au regard des résultats de cette étude, les universitaires de Béjaia ne sont pas encore prêts pour transmettre ou pour acquérir des savoirs en anglais.

L'enquête menée par entretien a montré que les enseignants de l'université de Béjaia sont partagés par rapport aux nouvelles politiques linguistiques éducatives adoptées ces dernières années. Certains estiment que l'anglais est un atout essentiel pour faire face à la mondialisation. D'autres, en revanche, se sont montrés sceptiques lorsque nous leur avons demandé leur avis sur ces politiques linguistiques. D'ailleurs, dans leurs réponses nous avons relevé plusieurs représentations négatives envers ces dernières. Ce scepticisme découle du fait que l'anglais n'est maîtrisé ni par les enseignants, ni par les étudiants. Les enquêtés ne comprennent pas également pas cette obstination à vouloir supprimer le français, une langue très implantée en Algérie, et surtout une langue qui a toujours été utile pour la transmission des savoirs dans les différents domaines scientifiques et techniques. Les enseignants interrogés redoutent l'échec de ce projet car les réalités sociolinguistiques et culturelles des Algériens n'ont pas été prises en considération lors de sa conception. De plus, le déni des réalités sociolangagières algériennes risque d'accentuer l'écart entre une université qui forme des anglophones et l'environnement socioéconomique du pays qui reste francophone et arabophone dans sa majorité. De plus, en contestant les nouvelles politiques linguistiques, cela ne veut pas dire que les enseignants de l'université de Béjaia rejettent totalement la langue anglaise. En réalité ce qu'ils contestent, c'est cette volonté à tout prix d'opposer et surtout de substituer le français par l'anglais. Alors qu'une cohabitation dans les universités algériennes de ces deux langues de sciences est possible et surtout profitable aux chercheurs algériens qui souhaitent publier leurs travaux ou accéder aux dernières recherches dans les différents domaines.

L'enquête a montré aussi que les représentations de nombreux étudiants* sont semblables à celles des enseignants. Dans leurs

réponses, ils ont exprimé des doutes quant à la pertinence de l'anglicisation totale de l'enseignement supérieur. Néanmoins, les étudiants ne sont pas tous hostiles à la langue anglaise. Ainsi, parmi les enquêtés interrogés, certains trouvent que l'introduction de cette langue dans l'enseignement supérieur est une bonne décision. Nous pensons que cette langue sera surtout utile pour ceux qui envisagent de s'installer à l'étranger. Toutefois, ces enquêtés sont conscients que leur niveau en anglais est très moyen. C'est pour cela qu'ils souhaitent que la généralisation de cette langue se fasse graduellement, et en ne ciblant que quelques modules.

Lors de l'enquête, nous avons également relevé des représentations positives à l'égard du français. Ainsi, pour la majorité des enseignants interrogés ce dernier a les capacités de véhiculer des savoirs dans tous les domaines scientifiques et techniques. En répondant aux détracteurs de cette langue, ces enquêtés refusent d'admettre que le français peut constituer un frein pour le chercheur algérien. Au contraire, si le français est bien exploité, il peut être encore utile pour l'université et le pays d'une manière générale. Les étudiants ont aussi exprimé leur attachement au français. Ils reconnaissent que dans la quête du savoir, cette langue demeure indispensable dans les universités. Ils considèrent aussi que les étudiants seront encore plus performants lorsque les deux langues de sciences à savoir le français et l'anglais trouveront la place qu'elles méritent au sein des universités algériennes.

Références bibliographiques

- Ait Dahmane, K, (2015) Plurilinguisme et enseignement du français en Algérie à l'ère de la mondialisation : quels enjeux ? Et quelles représentations ? in *Al'Adab wa Llughat*, 10(01), 139-154. Disponible sur <https://asjp.cerist.dz/en/article/109096>
- Ait Moula Zakia et Ammouden M'hand (2025). L'anglais et le français comme langues d'enseignement et de recherche à l'université. *Action Didactique*, 8 (1), 9-22. Disponible sur <https://asjp.cerist.dz/en/article/274840>
- Benmahammed, F, (2025). Transition linguistique du français à l'anglais à l'université algérienne : enjeux, défis et perspectives. *Action Didactique*, , 8 (1), 187-207. Disponible sur <https://asjp.cerist.dz/en/article/274848>
- Birech, A. & Ait Dahmane, K. (2024). Représentations de la langue d'enseignement scientifique à l'université algérienne à l'ère du numérique. *Al-Bāḥiṭ*, 16(1), 659-667. Disponible sur

<https://asjp.cerist.dz/en/article/244176>

- Birech, A, & Moussaoui, N, (2025). Représentations relatives au choix de la langue d'enseignement des filières scientifiques à l'université algérienne. *Afak des sciences*. 10 (1), 737-744, Disponible sur <https://asjp.cerist.dz/en/article/261858>
- Bouzidi, S, & Souhali, H, (2025). Le rapport des enseignants universitaires à l'enseignement des disciplines non linguistiques en anglais : cas de l'Institut national d'hygiène et de sécurité de l'Université de Batna 2. *Action Didactique*, 8 (1), 25-43. Disponible sur <https://asjp.cerist.dz/en/article/274841>
- Camps, G, (2011), *les berbères, mémoire et identité*. Barzakh.
- Chachou, I, (2013), *La situation sociolinguistique de l'Algérie : Pratiques plurilingues et variétés à l'œuvre*. L'Harmattan.
- Dourari, A, (2012) Politique linguistique en Algérie : Entre le monolinguisme d'Etat et le plurilinguisme de la société. in *Synergies Pays germanophones*, 5, 73-89.
- Dourari, A, (2022), *Penser les langues en Algérie*. Frantz Fanon.
- Mohammedi, S. & Khelladi, S-A. (2024). Analyse des représentations linguistiques de FLE chez les étudiants du département de français de l'université d'Adrar. Cas de première année licence. In *Passerelle*. Vol. 13 No. 02, pp. 140-156. Disponible sur <https://asjp.cerist.dz/en/article/259722>
- Taleb Ibrahim, K, (2004). L'Algérie : coexistence et concurrence des langues , IN *L'Année du Maghreb*, I, pp. 207-218. Disponible sur <http://journals.openedition.org/anneemaghreb/305>
- Taleb Ibrahim, K, (1997), *Les Algériens et leur(s) langue(s) : éléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne*. El Hikma.
- Yahia Cherif, R. (2011), Représentations des langues et mise en mots de l'espace : l'exemple de l'ancienne ville de Béjaia, mémoire de magister.
- ZOUITENE, S, (2025) Vers une université anglophone ? Enquête exploratoire sur la formation des enseignants algériens en anglais dans un contexte technoscientifique. *Action Didactique*, , 8 (1), 88-113. Disponible sur <https://asjp.cerist.dz/en/article/274844>

AUTEUR

Rabia Yahia Cherif est maître de conférences et enseignant-chercheur en sciences du langage à l'université de Béjaïa. Il est membre du laboratoire LAILEMM (Langues Appliquées et Ingénierie des Langues en Milieu Multilingue). Ses travaux s'inscrivent principalement dans le domaine de la sociolinguistique urbaine, où il explore les rapports complexes entre l'espace urbain, les pratiques langagières et les identités sociales. Il s'intéresse également aux politiques linguistiques et aux différentes manifestations du plurilinguisme dans le contexte algérien.